

Once upon a Time...in Hollywood



Sur un fond de tableau hollywoodien, dépeignant la vie des acteurs renommés dont la célébrité décline au fil de leur carrière, dans un rythme que Hollywood impose à ses vedettes, cette fresque cinématographique caricature des classes sociales enclavées dans une atmosphère relative aux mouvements identitaires des années soixante, plus particulièrement. La question qui revient au fil du déroulement du film repose sur le thème qui est traité en épice du scénario et vers lequel converge la trame du film.

Pourquoi donc Quentin Tarantino en est-il arrivé à revisiter ce drame survenu le 9 août 1969, en Californie ?

Les critiques de France Culture et celles de France Inter, notamment, se sont défoulées sur le film qui ne fait pas l'éloge dans le milieu intellectuel du cinéma. Serge Daney*, la référence de la critique cinématographique française, synthétise le film par une analyse très perspicace sur la faiblesse du sujet traité par un cinéaste dont les facultés s'amenuisent (on ne retrouvera plus l'excellence de la mise en scène des Pulp Fiction, Kill Bill/Bill Kill et Django). Elles sont presque unanimes dans la conclusion apportée au sujet exploité dans un film fictionnel fondé sur des faits réels qui défrayèrent les chroniques journalistiques de ces années hippies, à connotation judiciaire : une tragédie qui ne s'était encore jamais produite en ces lieux mythiques où les artistes du cinéma, de l'art se côtoyaient sans drame de cette ampleur.

Le cinéma, en effet, n'avait jamais osé porter à l'écran ce sujet, sous toutes ses formes que ce fût, comme ici avec un accent d'ironie qui incite à l'hilarité discrète. L'histoire en elle-même évoque l'impossible réalité qui surprit toute son époque, jusqu'en Europe. Tarantino déploie son savoir-faire coutumier pour présenter ses idées qui corroborent la trame cinématographique, signant ainsi une œuvre de particularisme d'auteur.

Néanmoins, la fin du film nous met mal à l'aise, de sorte à estomper les rires contenus des spectateurs qui ont honoré les salles à 90%. En effet, en songeant à la réalité des faits commis à cette époque dans un contexte de surexcitation des communautés qui vivaient en marge de celles des victimes, on éprouve du ressenti à prendre la position de l'auteur. Il traduit une réalité relevant de la démence collective ! Sous forme de rétrospective, les quelques épisodes de la vie émouvante de l'actrice sacrifiée à des fins sordides, est gênante, voire déplacée pour les familles des victimes. Tarantino parvient cependant à ne pas trop franchir les limites de l'offense tout au long de cette séance qui prend des allures de dérision avec des acteurs qui n'ont plus rien à prouver sur leur talent. A voir, sans a priori, de préférence...puisque avec Tarantino le dernier, voire second degré d'interprétation se doit d'être envisagé, afin de ménager les susceptibilités des gens bien élevés -trop peut-être pour ce genre de film !

Jean Canal. 14 août 2019. Film à voir.

Cinéma American Cosmograph, rue Montardy, 31000 Toulouse.

**Serge Daney : Le cinéma pour moi, ce n'est pas du tout l'émerveillement devant l'image qui bouge. Mais la réverbération du son, le sentiment du temps, le compte à rebours, la fatalité. Peut-être la seule expérience de temps que j'étais capable de suivre avec une très bonne capacité de concentration, moi qui suis si dissipé de nature. Moi qui lis en diagonale, qui écoute rarement un opéra en entier. Le cinéma m'a donné cette discipline. Et raconté des histoires de compte à rebours, sur le principe : combien de temps reste-t-il avant le mot "fin" ? Autrement dit : quelles possibilités a-t-on pour inventer du temps ? Voilà. Pour moi, l'essence des grands films, c'est l'invention du temps.*
Extrait des Inrockuptibles.